

# Lacan ventriloque

Mikkel Borch-Jacobsen

Extrait de : Meyer, C., Borch-Jacobsen, M., Cottraux, J., Pleux, D., Van Rillaer, J. *et al.*, *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris : Les Arènes, 2005, p. 265-268

Lacan était-il un psychanalyste ? Oui, bien sûr — mais qu'est-ce qu'un psychanalyste ? Je suggérerais plus haut que la psychanalyse a la particularité d'être tout et n'importe quoi (voir p. 178), et cela s'applique éminemment à Lacan. Le lacanisme est une merveilleuse illustration du caractère opportuniste et caméléon de la psychanalyse. Lacan prétendait faire un « retour à Freud », en corrigeant les multiples déviations de ses collègues par rapport à la « vérité » et à la « lettre » freudiennes. Il suffit pourtant de lire n'importe lequel de ses écrits pour se rendre compte que son « Freud » n'a rigoureusement rien à voir avec le Freud historique et le contredit même sur des points tout à fait essentiels (ce que ses collègues et rivaux ne manquèrent pas de relever, bien sûr). Freud était (au niveau de son discours explicite du moins) un positiviste typique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que Lacan n'avait que mépris pour l'empirisme en général. Freud donnait un soubassement biogénétique à ses théories, Lacan récusait tout biologisme. Freud concevait le narcissisme comme un amour de soi. Lacan comme une aliénation dans un *alter ego* imaginaire. Freud parlait de « pulsions », Lacan se moquait de la notion d'« instinct ». Freud parlait de « satisfaction du désir », Lacan affirmait que le désir ne se satisfait que dans l'insatisfaction, le

-----  
198. Propos recueillis par Catherine Meyer.

265

manque et le ratage. Freud parlait de l'« objet » de la pulsion, Lacan ne lui connaissait qu'un objet foncièrement « perdu ». Freud voyait dans l'interdit paternel un obstacle au désir œdipien. Lacan faisait au contraire de la Loi sa condition même. Et ainsi de suite.

Pourtant, Lacan affirmait avec le plus grand aplomb tirer ses théories des textes de Freud lui-même, lançant ses disciples dans une quête cocasse du passage précis où Freud aurait parlé de la « forclusion » du « signifiant » ou de l'« objet petit *a* ». Ils pourront chercher longtemps. Les concepts de Lacan ne viennent pas de Freud, mais de tout à fait ailleurs : de Hegel, de Kojève, de Heidegger, de Sartre, de Blanchot, de Bataille — entre autres. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison de son extraordinaire succès en France (et de son cuisant échec dans les pays anglo-saxons, peu portés à la « philosophie continentale »). Si Lacan a fasciné et recruté tant d'intellectuels français, c'est parce qu'il leur a servi, sous le label « psychanalyse » des idées venues de leur propre *Zeitgeist* (esprit du temps) philosophique. Étonnant tour de passe-passe, dont beaucoup ne sont pas encore revenus. Lacan, parce qu'il était lui-même un intellectuel perpétuellement à

l'affût de ce qui se faisait de nouveau, a très tôt compris que la psychanalyse n'avait aucune chance de « prendre » en France si on ne lui faisait pas subir un ravalement philosophique intégral, susceptible d'attirer une clientèle formée aux « trois H » (Hegel, Husserl, Heidegger) et allergique à toute forme de biologisme, de positivisme ou de « scientisme ».

Lisez ses textes des années 1930-1940, consacrés à l'élaboration de la théorie du « stade du miroir » et de la constitution imaginaire du moi, vous ne pourrez manquer d'être frappé par leurs résonances hégéliennes : le moi qui se constitue par réflexion spéculaire, qui s'aliène dans un *alter ego* imaginaire avec lequel il entre immédiatement dans une « lutte de pur prestige », etc. Tout cela est une réécriture de la dialectique de la reconnaissance hégélienne, mixée avec des éléments venus de la psychologie de l'enfant (Henri Wallon, Charlotte Bühler). Quant à l'idée que le moi est un objet, elle vient tout droit de l'essai (lui-même profondément hégélien) de Sartre sur *La Transcendance de l'ego* : la conscience, étant toujours « conscience-de », ne peut se saisir qu'à distance d'elle-même, sous la forme d'un ego-objet transcendant qui la fige. Rien à voir, de toute évidence, avec le naïf « narcissisme » de Freud, pour qui le moi était un donné, un « réservoir » de libido cédée et retirée aux objets.

266

Même chose avec les textes des années 1950-1960, où apparaissent les concepts de « sujet », de « désir », de « manque-à-être », de « parole pleine », de « Symbolique », de « Réel », de « jouissance ». Toutes ces notions s'enracinent dans une philosophie du sujet entendu comme négativité radicale que Lacan tirait, comme bien d'autres à l'époque, des cours d'Alexandre Kojève sur la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, cours que Raymond Queneau avait publiés en 1947 (Lacan avait assisté à ces cours dans les années 1930, mais il ne semble en avoir tiré véritablement profit qu'à partir de ce moment-là). Cela vaut notamment pour le « désir » lacanien, qui n'a rien à voir avec le « *Wunsch* » (désir) freudien et traduit en fait la « *Begierde* » (autre mot pour désir) hégélienne, revue et corrigée par Kojève dans son commentaire de la dialectique du Maître et de l'Esclave, Le désir, disait Kojève, ne devient véritablement humain que lorsqu'il se nie lui-même comme désir animal, biologique (comme « besoin », traduira Lacan) de tel ou tel objet empirique et prend pour « objet » un non-objet : le désir d'un autre *sujet* humain. Le désir humain est un désir du désir de l'autre, autrement dit un désir pur, vide, sans objet, et c'est pourquoi il ne peut se manifester et se faire reconnaître comme tel que dans une « lutte à mort de pur prestige » où l'homme met en jeu sa vie biologique de façon purement gratuite et « souveraine », comme disait aussi Bataille, *pour rien*.

Tous ces traits se retrouvent chez Lacan : « Le désir de l'homme est le désir de l'Autre », un désir de rien et de mort, qu'aucun objet — et notamment cet objet qu'est le moi imaginaire — ne pourra jamais satisfaire. Le sujet du désir (c'est-à-dire le sujet tout court, le « pour-soi ») est une négativité-transcendance radicale qui se nie et se dépasse constamment comme objet « en-soi », « il n'est pas ce qu'il est et il est ce qu'il n'est pas » (Hegel cité par Kojève et par Sartre). Quant au langage, vers lequel Lacan se tourne de plus en plus à partir du début des années 1950 en relisant Saussure à la lumière, là encore, de Hegel, Kojève et Blanchot, il est la paradoxale manifestation de cette négativité, en ce qu'il abolit et « tue » la chose (le « Réel ») dont il parle, y compris le sujet parlant lui-même. Plus le sujet essaie de se dire dans sa vérité, plus il se rate, se manque et s'absente, et plus il manifeste que la vérité est ce ratage même. Le langage est

l'*aletheia* (Heidegger) du sujet, son abyssale apparition-disparition : « Moi, la vérité, je parle. »

267

Tout cela, que j'ai essayé de décrire en détail dans mon livre sur Lacan <sup>199</sup>, n'est pas gênant en soi. Personne ne songe à reprocher à Lacan d'avoir aimé la philosophie et de s'être inspiré de ce qui se faisait de plus pointu dans la pensée de son temps, même s'il avait tendance à ne pas citer ses sources. Personne ne lui reproche non plus de ne pas avoir été fidèle à Freud (en tout cas pas moi). Ce qu'il faut lui reprocher, c'est au contraire d'avoir prétendu être fidèle à Freud et d'avoir présenté sa philosophie bigarrée comme la vérité *de la psychanalyse*. Une chose en effet est d'avancer des idées et de les livrer à l'appréciation du public, comme fait n'importe quel philosophe : à ce compte-là Lacan serait apparu comme un simple épigone. Une tout autre chose est de faire parler la « bouche d'ombre » de l'inconscient et de lui faire prononcer des thèses qu'on vient tout juste de lire dans le dernier livre de Heidegger ou de Blanchot : « Moi, la vérité, je parle », etc. La position de discours est bien évidemment complètement différente. Dans un cas, l'auteur signe ses propres idées, en en prenant la responsabilité. Dans l'autre, il ventriloque quelqu'un d'autre tout en niant y être pour rien : procédé de prêtre et de fondateur de religion.

Lacan affirmait: « Freud nous dit que  $x$  » — après quoi il proposait une interprétation de son cru, le plus souvent influencée par la dernière philosophie du moment. Ou bien il déclarait : « La pratique analytique nous enseigne que  $y$  », « Tout analyste, s'il a de la bouteille, sait bien que  $z$  » — après quoi il faisait passer comme une lettre à la poste n'importe quel nouveau concept. Si Freud lisait ses théories biogénétiques dans les symptômes et les rêves de ses patients, Lacan y lisait Kojève, Saussure et Frege : même projection spéculative, même propension à présenter des idées et des hypothèses sous forme de « faits observés » ou de « pratique analytique » (de ce point de vue-là au moins, Lacan aura bien été le fidèle disciple du fondateur). Comment ses auditeurs n'auraient-ils pas été enchantés de retrouver leur philosophie préférée dans l'« inconscient », légitimée par la « psychanalyse » ? Et comment n'auraient-ils pas été convaincus que celle-ci était la science des sciences, puisqu'elle semblait avoir déjà anticipé les avancées les plus récentes de la pensée ? La « psychanalyse »

—————

199. *Lacan, le Maître absolu*, Paris. Flammarion, 1990 ; seconde édition révisée, collection « Champs », 1995.

268

devenait tout, envahissait tout — mais c'était, là encore, parce que Lacan y fourrait n'importe quoi.

Voilà ce qui est gênant, à la fin : non pas que Lacan ait été un philosophe, mais qu'il l'ait dénié, en revêtant les derniers concepts en vogue de l'autorité d'une « pratique analytique » complètement mythique. Les intellectuels français auraient-ils payé si cher pour chercher la vérité de leur désir sur son divan s'ils avaient su qu'ils pouvaient trouver la même sagesse dans les éditions de poche de Kojève, de Heidegger ou de Blanchot ?